



HAL
open science

Une question de géographie chrétienne : la localisation du Paradis d'après Philostorge (fin IIIe - début IVe siècle de n. è.)

Pierre Schneider

► To cite this version:

Pierre Schneider. Une question de géographie chrétienne : la localisation du Paradis d'après Philostorge (fin IIIe - début IVe siècle de n. è.). A. Jusseaume, P. Montaubin, J.-L. Podvin (éd.). La construction des espaces religieux, Encrages, A paraître. halshs-04065857

HAL Id: halshs-04065857

<https://shs.hal.science/halshs-04065857v1>

Submitted on 12 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une question de géographie chrétienne : la localisation du Paradis d'après Philostorge (fin III^e-début IV^e siècle de n. è.)

Pierre Schneider

Univ. Artois, UR 4027, Centre de Recherche et d'Etudes Histoire et Sociétés (CREHS), F-62000 Arras, France

La localisation du jardin d'Éden : questions et controverses

Après la création du monde en six jours, et le repos du septième, Dieu créa l'homme et l'installa dans le jardin d'Éden, ainsi que le rapporte le livre de la *Genèse* :

Yahvé Dieu planta un jardin en Éden (*Gan Eden*) à l'orient (*miqqedem*) et il y mit l'homme qu'il avait modelé. Yahvé Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres séduisants à voir et bons à manger, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin et de là, il se divisait pour former quatre bras. Le premier s'appelle le *Pishôn* : il contourne tout le pays d'*Evilat*, où il y a de l'or ; l'or de ce pays est pur et là se trouve le *bdollah* et la pierre de *sham*. Le deuxième fleuve s'appelle le *Gihôn* ; il contourne tout le pays de *Kush*. Le troisième s'appelle le *Hiddeqel* : il coule à l'orient d'Assur. Le quatrième est le *Prat*¹.

Les premiers chrétiens connaissaient le texte non dans sa version hébraïque, mais dans sa traduction grecque (la *Septante*)². Or les traducteurs avaient dû, pour rendre le texte intelligible au public grec d'alors, faire des choix de traduction³ : *Gan* fut traduit par *paradeisos*, un terme évoquant pour les Grecs les parcs arborés des rois perses, peuplés d'animaux et irrigués par des sources⁴ ; *Eden* devenait un toponyme ; *miqqedem* fut interprété au sens spatial (« en orient » [*kata anatorias*]) et non au sens temporel (« au commencement ») ; *Kush*, *Hiddeqel* et *Prat* recevaient des équivalents bien connus des Grecs, respectivement *Aithiopia*⁵, Tigre et Euphrate ; *bdollah* et pierre de *sham* devenaient respectivement *anthrax* (escarboucle) et *lithos prasinus* (pierre verte)⁶ ; quant aux autres noms, en l'absence de substituts, ils furent simplement transcrits en grec (*Phisôn*, *Gêôn*, *Evilat*). Dans le dernier quart du I^{er} siècle de n. è., l'historien juif Flavius Josèphe apporta quelques commentaires supplémentaires au sujet des quatre fleuves (dont il expliquait l'étymologie hébraïque)⁷. Du *Pishôn*, il disait que c'était le fleuve appelé « Gange » par les Grecs, et qu'il se jetait dans la mer après avoir

¹ *Genèse*, 2, 8-14. Le jardin d'Éden est mentionné dans d'autres livres de l'*Ancien Testament* et décrit différemment (jardin entouré d'un mur de pierres précieuses, où les arbres toujours fructifient et dont les feuilles servent de remède). Voir Jean Delumeau, *Une histoire du paradis*. 1. *Le jardin des délices*, Paris, Fayard, 1992, p. 11-13.

² Traduction de la Torah en grec, effectuée à Alexandrie au début du III^e siècle av. n. è.

³ Voir Monique Alexandre, « Entre ciel et terre. Les premiers débats sur le site du Paradis (*Gen.* 2, 8-15) et ses réceptions », dans François Jouan et Bernard Deforge (éd.), *Peuples et pays mythiques : actes du V^e colloque du Centre de recherches mythologiques de l'Université de Paris X* (Chantilly 18-20 septembre 1986), Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 192-193.

⁴ Le nom est d'origine perse (avestique : *pairidaeza*) et est attesté pour la première fois dans la littérature grecque chez Xénophon (*Économique*, 4, 13-14 ; 4, 20). Voir Alexandre, *op. cit.*, p. 193.

⁵ L'« Éthiopie » est, dans le cas présent, la Nubie, et plus précisément le royaume de Méroë.

⁶ Voir Alexandre, *op. cit.*, p. 193. La traduction latine de la *Vulgate* rendait *sham* par *lapis onychinus* et *bdollah* par *bdellium* (une gomme-résine aromatique).

⁷ Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, 1, 37-40.

atteint l'Inde (d'où une possible identification d'*Evilat* à cette contrée) ; il précisait que le Tigre et l'Euphrate se jetaient dans la mer Érythrée, un nom bien connu du monde gréco-romain⁸ ; enfin, il assimilait le *Gêdon* au Nil, qui traverse l'Égypte et l'« Éthiopie »⁹, sans que Flavius Josèphe juge utile de préciser, ce détail géographique.

Assez tôt les points de vue divergèrent au sujet de ce Paradis d'Éden, entre ceux qui le voyaient comme un lieu réel et accessible aux sens (« sensible ») et, à l'opposé, ceux qui en faisaient un lieu « intelligible », c'est-à-dire une allégorie accessible à l'intellect. C'est chez un Juif de la diaspora d'Alexandrie, Philon, que l'on trouve, au milieu du I^{er} siècle de n. è., une première interprétation allégorique du texte de la *Genèse* : par exemple, les quatre fleuves représentent quatre vertus. Cette vision devait trouver des prolongements chez certains Pères de l'Église, notamment Origène (première moitié du III^e siècle), pour qui l'interprétation littérale comportait tant d'invéraisemblances qu'une lecture symbolique du texte s'imposait : « Qui sera assez sot », écrivait-il, « pour penser que comme un homme qui est agriculteur, Dieu a planté un jardin en Éden du côté de l'Orient et a fait dans ce jardin un arbre de vie visible et sensible etc. »¹⁰ Inversement les théologiens de l'Orient chrétien furent plus nombreux à penser que le jardin d'Éden avait une existence réelle sur terre¹¹, ne serait-ce que parce que les quatre fleuves issus du Paradis n'étaient pas des fictions. Ainsi Hippolyte écrivait-il :

D'aucuns affirment que le Paradis est au ciel et qu'il n'est pas au nombre des choses créées. Mais quand on voit de ses propres yeux les fleuves qui en proviennent et qu'il est loisible encore aujourd'hui de contempler, chacun doit conclure qu'il n'est pas au ciel, mais dans la création. C'est un lieu de l'Orient et une région choisie.¹²

L'Occident latin penchait également du côté du paradis sensible et terrestre, surtout après qu'Augustin eut pris position dans ce débat. Dans son *De Genesi ad litteram* (8, 1), il définit le Paradis comme une réalité à la fois corporelle et spirituelle. Dans le *De Genesi contra Manichaeos* (2, 2, 3), il précise que, quelle que soit la lecture allégorique que l'on fera, l'on doit admettre de prime abord la réalité sensible du jardin d'Éden¹³.

Nous devons donc nous tenir pour avertis de prendre également au pied de la lettre tout le reste du récit des origines, de ne pas voir là une manière figurée de parler, mais le récit de faits réels qui à la fois ont eu lieu et signifient quelque chose d'autre (...). Un fleuve prenait sa source dans l'Éden, c'est-à-dire dans un lieu de délices, et arrosait le Paradis, c'est-à-dire tous ces beaux arbres chargés de fruits qui ombrageaient tout le sol de cette contrée.

Comme on le lit chez Augustin, ce Paradis « sensible » était paré de toutes les qualités d'un jardin délicieux, d'un *locus amoenus*. De même, dans son homélie sur le Paradis, le pseudo-Basile le décrit comme un lieu pourvu de toutes les richesses de la création, baignant dans un air limpide, jouissant d'une température égale et douce, arrosé par une eau abondante, pourvu de tous les fruits etc. Selon

⁸ Terme qui pouvait aussi bien désigner aussi bien l'ensemble de l'océan Indien occidental que certaines de ses parties, comme ici le golfe Persique.

⁹ Notons que la tradition juive connaît d'autres Paradis, en plus du jardin d'Éden (paradis lieu d'attente il manque un mot ? attendaient du jour de la résurrection pour les bienheureux ; paradis céleste). La distinction entre ces Paradis et celui d'Adam ne semble pas avoir été toujours très nette : Delumeau, *op. cit.*, p. 37-52 ; 47 ; Markus Bockmuehl, « Locating Paradise », dans Markus Bockmuehl and Gedaliahu G. Stroumsa (dir.), *Paradise in antiquity : Jewish and Christian views*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 195-196.

¹⁰ Origène, *De principiis*, 4, 3, 1. Delumeau, *op. cit.*, p. 27-28 ; Bockmuehl, « Locating Paradise », *op. cit.*, p. 201-206.

¹¹ Certains plaçaient en effet le Paradis dans le ciel : voir Alexandre, *op. cit.*, p. 201 ; Delumeau, *op. cit.*, p. 28-30.

¹² Hippolyte, *Fragmenta in Genesim*, 4 ; voir aussi Théophile d'Antioche, *Traité à Autolykos*, 2, 28.

¹³ Delumeau, *op. cit.*, p. 30-32.

Lactance, le paradis est un jardin situé à l'Orient, où tous les fruits viennent pour que l'homme se nourrisse sans effort¹⁴.

Pour ce qui est de la localisation de ce jardin, la plupart des auteurs se contentaient de l'indication du texte biblique, à savoir l'Orient (éventuellement complété par l'indication spatiale que donnait l'identité *Phisôn* / Gange). Longtemps les chrétiens ne se préoccupèrent pas de rechercher plus précisément l'emplacement de ce lieu. Cependant, après la légalisation du christianisme en 311-313, la situation devait évoluer. Les chrétiens s'intéressaient alors davantage aux « traces concrètes du sacré biblique ». Une géographie de la Terre Sainte se développait ; parallèlement, certains approfondissaient le problème de la localisation de cet Éden sensible¹⁵.

Selon Hervé Inglebert, Éphrem de Nisibe (vers 306-373) fut le premier à fournir une géographie cohérente du Paradis. Celui-ci se trouvait sur une haute montagne (à l'abri du Déluge), au-delà de l'Océan. La terre du Paradis entourait la terre habitée, à la façon d'un anneau, et les quatre fleuves rejoignaient l'*oikoumenê* (le monde habité) en passant sous l'océan¹⁶. Épiphanie de Salamine (vers 315-403) concevait un Paradis situé en Orient, dans l'*oikoumenê*. Son exposé géographique – dirigé contre Origène – se concentrait sur les parcours des quatre fleuves : il indiquait méthodiquement quelles contrées étaient traversées par ces fleuves, après un trajet en partie souterrain pour le Tigre et l'Euphrate¹⁷. Au VI^e siècle, Cosmas Indicopleustès exposait à son tour ses conceptions : le Paradis, inaccessible, ne se trouvait pas sur la terre habitée par les hommes, mais sur une autre terre, située à l'Orient et séparée de la précédente par l'océan ; les hommes y habitaient avant le Déluge¹⁸. Il attachait lui aussi une certaine importance à la description des quatre fleuves, dont les flots abondants étaient un indice permettant d'évaluer les dimensions du Paradis¹⁹.

Toutefois, aucun de ces auteurs ne produit un exposé aussi original et développé que celui de Philostorge, qui fait l'objet de cet article. En effet, ce dernier offre à son lecteur une démonstration géographique qui va bien au-delà des remarques sur les fleuves auxquels se limitent en général les autres. Philostorge était originaire de Cappadoce Seconde, où il était né vers 368. Son père était adepte des idées d'Eunomios, auquel il convertit toute sa famille. Le courant eunomien de l'Église contestait qu'il y ait une unité d'essence entre le Père, qui n'est pas engendré, et le fils, qui est le fruit d'un engendrement ; il y avait donc désaccord avec la doctrine issue du concile de Nicée de 325, selon laquelle le Fils était *homoousios* (en latin *consubstantialis*) au Père, c'est-à-dire de même substance (*ousia*)²⁰. Le courant eunomien déclina après 381 et avec la répression de Théodose I^{er}. On sait qu'à partir de 388, Philostorge, établi à Constantinople, écrivit une histoire de l'Église qui est essentiellement une histoire de l'Église eunomienne. Sa mort est postérieure à 425 p. C. Son *Histoire ecclésiastique* n'a été conservée que sous forme de paraphrases et de fragments, dont la plus grande partie provient d'un érudit byzantin du XII^e siècle, Photius. On y découvre une personnalité cultivée, dont le discours dépassait les seules questions ecclésiastiques : il s'intéressait à la géographie, à la

¹⁴ Pseudo-Basile, *De Paradiso*, Oratio 4, PG 30, c. 68 ; Lactance, *Institutions divines*, 2, 13. Voir Delumeau, *op. cit.*, p. 23 ; 30.

¹⁵ Hervé Inglebert, *Interpretatio christiana : les mutations des savoirs (cosmographie, géographie, ethnographie, histoire) dans l'Antiquité chrétienne, 30-630 après J.-C.*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 2001, p. 81-82. Dans l'Occident latin on est moins préoccupé par cette question.

¹⁶ *Ibidem*, p. 82-84.

¹⁷ Épiphanie de Salamine, *Ancoratus*, 58, 1-6.

¹⁸ Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, 2, 24.

¹⁹ Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, 2, 81-82.

²⁰ Le concile de Nicée fut réuni par Constantin en réaction aux théories d'Arius, selon qui le Père, né sans commencement, et le Fils, verbe engendré, ne sont pas de même nature.

zoologie, à l'astronomie, à la médecine. Son exposé sur la localisation du Paradis en est une preuve remarquable.

L'exposé de Philostorge

Cet exposé est en réalité une grande digression²¹. Après avoir narré la mission qu'un certain Théophile, agissant pour l'empereur Constance II (*regn.* 337-361), avait effectuée en Arabie et dans la Corne de l'Afrique, Philostorge faisait une première digression pour décrire les cours du Tigre et de l'Euphrate. Celle-ci ouvrait la voie à une seconde digression sur la localisation du Paradis, dont l'ampleur montre que Philostorge voulait en faire un moment fort de son ouvrage. Plutôt que de reproduire ici l'intégralité du texte, il me semble plus utile d'en faire une présentation analytique, mettant l'accent sur l'organisation logique de la démonstration – car c'est bel et bien une démonstration que Philostorge offre à ses lecteurs comme à ses contradicteurs.

Ouverture

En ouverture, Philostorge définit brièvement : 1) l'objet de sa démonstration, à savoir que le Paradis se trouve dans la partie orientale du monde qui voit passer les équinoxes (κατὰ τὰς ἰσημερίας τῆς Ἡοῦς), autrement dit à la latitude de l'équateur²² ; 2) l'outil de sa démonstration, à savoir le principe de conjecture (εἰκασία – sur ce point, voir infra, p. xx). La démonstration progresse ensuite en trois temps.

Premier temps de la démonstration : l'habitabilité de la zone équatoriale

Philostorge veut d'abord montrer que l'emplacement équatorial du Paradis n'implique pas qu'il soit brûlé par le soleil et donc désert. Pour ce faire, il rappelle que les parties du monde qui s'étendent en direction du sud sont habitées jusqu'à la mer extérieure (i. e. l'océan Indien), même si les rayons brûlants du soleil tombent perpendiculairement à leur surface²³.

Deuxième temps de la démonstration : les trajets du Phisôn et du Gêôn depuis la sortie du Paradis

La question du cours suivi par les fleuves issus du Paradis est incontournable : aucune démonstration ne peut tenir si elle ne résout pas le problème du parcours qu'effectuent ces fleuves connus de tous. Philostorge doit donc expliquer comment le *Phêson* (variante de *Phisôn*) et le *Gêôn* arrivent chez les hommes après avoir quitté le Paradis oriental-équatorial (il ne revient pas sur le Tigre et l'Euphrate dont il a parlé auparavant).

Le *Phêson*, identifié au fleuve indien nommé « à présent » (νῦν) *Hyphasis* (sur cette identification très particulière, voir infra, p. xx), coule du nord vers le sud et se jette dans l'océan en face de Taprobane (Sri Lanka). Une terre déserte et stérile sépare l'Inde qu'il traverse et le Paradis d'où il sort²⁴. Coulant à travers cet espace qui s'interpose entre l'Éden et l'Inde, première contrée à l'Orient, le *Phêson/Hyphasis* est le seul des quatre fleuves qui n'ait pas de cours souterrain. Reste à en trouver des preuves visibles. Philostorge en donne deux. D'une part le long des rives de l'Hyphasis pousse le *karyophyllon* – une plante mal identifiée²⁵ – dont les indigènes (οἱ ἐκεῖνη) disent qu'elle est originaire

²¹ Philostorge, *Hist. Eccl.* 3, 10-11 (Des Places 2013, p. 264-277).

²² Philostorge conçoit le monde comme une sphère.

²³ Philostorge parle ici de zone « centrale » (ἡ διὰ μέσου ζώνη).

²⁴ Il faut supposer que le fleuve effectue une boucle entre la zone équatoriale et l'Inde dans les parties septentrionales de laquelle il est visible aux hommes.

²⁵ On a pensé au clou de girofle. Voir, par exemple, G. Marasco, *Filostorgio : cultura, fede e politica in uno storico ecclesiastico del V secolo*, Rome, Institutum patristicum augustinianum, 2005, p. 83.

du Paradis. Or il serait impossible à la plante de coloniser cette partie de l'Inde si le fleuve s'enfonçait sous terre. D'autre part, les gens atteints par la fièvre et plongés dans l'eau de l'*Hyphasis* en ressortent guéris, autre signe que ce fleuve est en relation « terrestre » (i. e. de surface) avec le Paradis : un parcours souterrain enlèverait à l'eau cette vertu extraordinaire.

Quant au *Gêôn/Nil*, voici ce que l'on peut conjecturer : il jaillit du Paradis, s'enfonce sous terre lorsqu'il arrive au contact du monde habité, de là passe sous la mer Indienne qu'il contourne ; il passe ensuite sous une terre intermédiaire pour atteindre la mer Érythrée, sous laquelle il coule jusqu'à en atteindre le côté occidental ; puis il ressurgit au pied de la montagne dite de la Lune, sous la forme de deux sources puissantes ; de là il traverse l'Éthiopie et arrive en Égypte en passant par les cataractes. Philostorge admet que ce trajet est conjectural, mais fait observer que personne n'a, de toute façon, la moindre certitude sur ce sujet.

Troisième temps de la démonstration : la fécondité des régions orientales-méridionales du monde habité

Jusqu'à présent, Philostorge a défendu sa conjecture sur la position du Paradis au moyen de deux arguments : 1) la zone équatoriale n'est pas hostile à la vie ; 2) il est possible d'expliquer comment les quatre fleuves rejoignent le monde habité. Dans la dernière partie de sa démonstration, Philostorge se concentre sur le Paradis en tant que jardin magnifique. Dans cette section, beaucoup plus développée que les précédentes, il explique que la partie orientale-méridionale du monde habité par les hommes²⁶, bien qu'exposée fortement à l'action du soleil, l'emporte sur toutes les autres par sa fécondité, ce qui justifie que le Paradis ne puisse se trouver ailleurs que là où Philostorge le localise. De tous les textes antiques relatifs à ce sujet, aucun ne traite de façon aussi systématique et détaillée la question de la fécondité de l'Éden, ni de façon aussi originale. En effet, plutôt que de parler des plantes, ce à quoi inviterait le texte de la *Genèse*, Philostorge privilégie les animaux²⁷. Les plantes et les productions terrestres sont très rapidement signalées à la fin.

L'exposé sur les animaux se divise en deux volets, bien que l'auteur ne le dise pas. En effet, pour Philostorge, la fécondité des contrées orientales-méridionales se manifeste soit par le gigantisme, soit par la variété des formes.

- D'une part dans cette partie du monde se trouvent les plus grandes et plus puissantes créatures marines et terrestres. Il mentionne successivement les κίτη (baleines et cachalots ?) de l'océan Indien ; les éléphants ; les « tauréléphants » (buffle ? rhinocéros)²⁸ ; les serpents géants ; l'« unicorne » (μονόκερως), difficilement identifiable d'après la description que Philostorge en donne à partir d'une représentation sculptée (ἐκτύπωμα).
- D'autre part, ces contrées donnent naissance à des formes animales singulières et étonnantes, que le reste du monde est incapable de produire. Il nomme successivement la girafe (qui rappelle le cerf, le chameau et le léopard) ; le singe nommé « pan » (où les caractères simiesques se mêlent à ceux de la chèvre) ; le singe nommé « satyre » ; le singe nommé

²⁶ Sauf dans quelques cas, Philostorge ne nomme pas les contrées auxquelles il pense. On devine qu'il s'agit de la Corne de l'Afrique, de l'Arabie Heureuse (méridionale), de l'Inde et du Sri Lanka.

²⁷ Les animaux mentionnés par Philostorge occupent une aire allant de l'Afrique orientale à l'Inde, mais auxquels il accorde une attention particulière proviennent de la Corne de l'Afrique

²⁸ Je remercie Jean Trinquier pour les renseignements qu'il m'a fournis sur ce sujet.

« sphinx »²⁹. Vient ensuite le zèbre, à la robe si singulière. Philostorge termine avec les créatures ailées : le phénix, le perroquet et l'oiseau dit garamante (pintade).

Dans les dernières lignes Philostorge évoque enfin la fécondité de ce que produit le sol de ces régions. Il mentionne successivement une sorte d'or très pur ; l'abondance des fruits de ces contrées, prenant pour exemple la noix (de coco) et enfin la fertilité exceptionnelle de l'Arabie Heureuse (Yémen), où l'on fait deux récoltes par an.

Dernier temps : conclusion

D'une part, dans le monde des hommes, la partie orientale l'emporte en tout sur toutes les autres ; d'autre part le Paradis l'emporte sur le reste du monde par l'excellence de ses conditions atmosphériques, la limpidité de ses eaux et sa fécondité. Par conséquent, il se trouve en Orient extrême, du côté du soleil levant, et sur les bords de la mer extérieure³⁰.

La culture géographique de Philostorge (1) : les savoirs

L'argumentaire présenté ci-dessus révèle le niveau élevé de la culture, aussi bien chrétienne que païenne, que possédait Philostorge. Avec le christianisme s'était développée une culture aux fondements bibliques mais celle-ci acceptait aussi les données de la *paideia* (« éducation ») classique. Cette expression désigne la formation intellectuelle que partageaient, dans les mondes hellénistique et romain, les élites sociales. Cette formation comprenait l'apprentissage de la grammaire et de la rhétorique, ainsi que l'acquisition d'une somme simplifiée de savoirs sur le monde (histoire, géographie, zoologie, botanique, ethnographie ...). La *paideia* classique était évidemment au service de la *paideia* chrétienne³¹. Or la mobilisation des savoirs « païens » au service de la culture chrétienne devint particulièrement nécessaire quand se développa l'interprétation littérale de la Bible en réaction à l'exégèse allégorique et morale. Ainsi, pour commenter la *Genèse*, on faisait appel à ce que la *paideia* classique pouvait apporter en matière d'histoire, de géographie, d'ethnographie et de « sciences naturelles »³². C'est précisément ce que l'on observe dans ce passage de Philostorge. D'un côté, l'Écriture (ἡ γραφή) et la parole inspirée de Moïse (ἡ Μωσέως ἐπίπνοια) détiennent la vérité au sujet du Paradis (« sensible »), de sorte que, par exemple, il est absolument vrai que quatre fleuves sortent du Paradis. D'un autre côté, pour démontrer l'exactitude du texte sacré, ou plutôt pour mettre en accord la vérité biblique et la réalité du monde terrestre³³, il faut recourir à la tradition scientifique « grecque »³⁴, et en large partie à la géographie « théorique ». Par ce terme il faut entendre les considérations générales sur la forme de la sphère terrestre, les forces qui la régissent, l'organisation

²⁹ Pour le sphinx, voir infra, p. xx ; le satyre pourrait être le patas (*Erythrocebus patas*). Le pan échappe à toute identification.

³⁰ Noter qu'ici Philostorge, sous réserve que la paraphrase de Photius soit fidèle, ne parle plus de la position équatoriale du Paradis.

³¹ Voir H. Inglebert, « Les modalités et la finalité de la totalisation du savoir sur le monde dans l'antiquité gréco-romaine », dans Danièle Auger & Étienne Wolff (éd.), *Culture classique et christianisme. Mélanges offerts à Jean Bouffartigue*, Paris, Picard, 2008, p. 202. Ces élites appartenaient au groupe des *pepaideumenoï* ou des *litterati* ; ceux-ci possédaient des savoir-faire poétiques et rhétoriques, mais aussi une certaine érudition, laquelle était une marque de distinction sociale

³² Inglebert, « Les modalités... », *op. cit.*, p. 209-212.

³³ Démontrer cette conformité aux mots de la Bible est un élément central du débat avec les adversaires théologiques. Doris Meyer, « La culture de Philostorge », dans : Philostorge, *Histoire Ecclésiastique*, éd., trad., introd. et notes par Édouard Des Places et alii, Bruno. Bleckmann, Doris Meyer, Jean-Marc Prieur, Paris, Cerf, 2013, p. 72.

³⁴ On ne trouve pas dans ce passage de Philostorge de traces d'érudition juive (Alexandre, *op. cit.*, p. 4-5 ; Inglebert, 2001 p. 74-77), excepté en ce qui concerne les équivalences de noms de fleuves (et encore, Philostorge ne suit pas la proposition de Flavius Josèphe sur le *Pheison*).

du monde habité, etc. (voir, par exemple, les deux livres introductifs de la *Géographie* de Strabon³⁵). C'est donc cette science géographique que convoque Philostorge pour défendre son point de vue³⁶.

On le voit dès les premières lignes, lorsqu'est énoncée la position du Paradis. Que celui-ci se situe à l'Orient, la *Genèse* le dit ; mais c'est insuffisant pour qui veut ancrer ce que dit l'Écriture dans la réalité de l'*oikoumenê*, et placer précisément le Paradis quelque part dans ce monde³⁷. Philostorge avance donc l'idée, comme on l'a vu, qu'il se trouve dans un extrême Orient inaccessible aux hommes, et d'autre part au niveau de l'équateur. Cette dernière localisation n'est nullement fortuite. Dans le jardin d'Éden que décrit pseudo-Basile (supra, p. xx) les températures sont toujours douces. Or la zone de l'équateur, où l'alternance des saisons n'existe pas, répond à ce critère. Ainsi, Diodore de Sicile (I^{er} siècle av. n. è.), décrivant une sorte d'île utopique située quelque part dans l'océan Indien, soulignait que le climat y était tempéré, et que les hommes n'y souffraient ni de l'excès de chaleur, ni de l'excès de froid, parce qu'ils vivaient « sous la ligne équinoxiale » (κατὰ τὸν ἰσημερινόν – Diodore de Sicile, 2, 56, 7). Cependant Philostorge n'ignore pas les réalités géographiques : il sait que toute contrée située sous l'équateur, dans la « région du milieu » (voir n. 23) reçoit perpendiculairement (καθέτως) les rayons torrides du soleil. Se pose donc la question de l'habitabilité de la zone équatoriale (et orientale) du monde

Les débats sur ce sujet remontent pour l'essentiel à l'époque hellénistique³⁸. Il faut, en effet, comprendre que l'on projetait sur le globe terrestre les cercles fondamentaux de la sphère céleste : l'équateur (le cercle que décrit le soleil le jour des équinoxes), les deux tropiques (les cercles que décrit le soleil le jour des solstices) et les deux cercles arctiques³⁹. Ces cinq cercles permettaient de délimiter cinq zones, généralement définies au moyen de qualificatifs « climatiques » – il s'agit en réalité d'adjectifs indiquant les quantités de chaleur reçues en fonction du degré d'inclinaison du soleil sur l'horizon – : les deux zones situées entre les tropiques et les cercles arctiques étaient dites « tempérées » ; entre les cercles arctiques et les pôles se trouvaient deux zones dites « glaciales » ; entre les deux tropiques (soit entre 24° nord et 24° sud de part et d'autre de l'équateur) se trouvait la zone « torride »⁴⁰. Dans cette théorie des zones, le critère de l'habitabilité était lié à celui des températures. En particulier, la partie du monde habité où les rayons du soleil tombent verticalement (« équatoriale »), étant plus exposée à la chaleur, plus « brûlée » que les zones où le soleil ne monte jamais au zénith, était présentée par certains comme inhabitable. Or cette idée prêtait le flanc à la critique⁴¹. Il faut dire que l'on avait constaté dès le III^e siècle av. n. è. que, dans l'hémisphère nord, le monde était habité bien au-delà du tropique du Cancer⁴². Au II^e siècle de n. è., les échanges

³⁵ Pour un rapide aperçu de la question, voir Daniela Dueck, *Geography in classical antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 68-99. Il y a des connexions entre cette géographie théorique et la « météorologie » au sens antique (voir Meyer, « La culture de Philostorge », *op. cit.*, p. 71, n. 1).

³⁶ Sur le savoir et la culture de Philostorge, voir Marasco, *op. cit.*, p. 71-94 ; Doris Meyer, « Philostorg, Aristoteles und Josephus. Naturwissenschaftlichen Exkurse in der Kirschenschichte », dans Doris Meyer (dir.), en collaboration avec B. Bleckmann et J.-M. Prieur, *Philostorge et l'historiographie de l'Antiquité tardive [Philostorg im Kontext der spätantiken Geschichtsschreibung]*, Stuttgart, Steiner, 2011, p. 21-24 ; Meyer, « La culture de Philostorge », *op. cit.*, p. 70-81 ; 87-96. Sur l'importance de la rhétorique dans la mise en œuvre de la démonstration, voir Meyer, « La culture de Philostorge », *op. cit.*, p. 65-66.

³⁷ Noter que Philostorge place le Paradis dans l'*oikoumenê*, à la différence d'Éphrem et Cosmas (voir supra).

³⁸ Certains font remonter la théorie des zones terrestres à Parménide (V^e siècle). Voir Dueck, *op. cit.*, p. 85-86.

³⁹ À la différence des autres cercles, définis par le parcours du soleil, les cercles arctiques varient en fonction de la position en latitude de l'observateur. Pour un Grec, la zone tempérée se trouvait entre 24° et 54° N. Voir Germaine Aujac, « L'image du globe terrestre dans la Grèce ancienne », *Revue d'histoire des sciences*, 27/3, 1974, p. 195.

⁴⁰ Strabon, 2, 3, 2.

⁴¹ Sur ce point, voir Germaine Aujac, *Strabon et la science de son temps*, Paris, Les Belles Lettres, 1966, p. 149-159.

⁴² En particulier à la suite des explorations de la mer Rouge organisées par les premiers Ptolémées dans le but de capturer des éléphants africains (voir Géminos, *Phénomènes*, 16, 24).

commerciaux avec l’Afrique orientale avaient même mis les Méditerranéens en relation avec des hommes qui vivaient au sud de l’équateur⁴³. La preuve était faite que la zone équatoriale n’était pas hostile à l’habitat humain. C’est la position que reprend Philostorge pour répondre à une potentielle objection : l’habitabilité de la totalité (πάντα οἰκούμενα) de cette partie du monde jusqu’à la mer Extérieure étant avérée⁴⁴, on en déduit que l’Éden ne saurait être un lieu inhabitable. Mais Philostorge ne s’en tient pas à ceci. En décrivant la splendeur de la nature dans les pays des confins orientaux (et méridionaux), il va montrer – avec ampleur – que le jardin de Dieu est aussi un lieu magnifique.

On se rappelle qu’au terme de son exposé, Philostorge déclarait que les contrées situées « du côté du soleil levant » l’emportent sur toutes les autres régions de l’*oikoumenê* ; qu’*a fortiori*, le jardin d’Éden, situé en Orient et sous l’équateur, est par définition supérieur à ces contrées puisqu’il est l’œuvre de Dieu. Qu’il possède ce qu’il y a de meilleur et de plus pur (τὸ κράτιστον καὶ τὸ καθαρώτατον), jouit des conditions atmosphériques les plus pures et les plus admirables (τοὺς ἀέρας ἀκραιφνεστάτους καὶ καλλίστους) et est arrosé par les eaux les plus limpides (τοῖς διαφανεστάτοις ὕδασι)⁴⁵. C’est en réalité la reprise amplifiée de ce qu’il avait déjà énoncé au commencement de l’exposé zoologique :

Toute la région située au levant et au midi, bien que chauffée au-delà de la juste mesure, n’en donne pas moins les produits les plus gros et les plus grands de tous ceux que la terre et la mer peuvent engendrer.⁴⁶

Encore une fois, Philostorge ne se contente pas de répéter cette vérité absolue de l’Écriture, que l’Éden est un jardin magnifique. Il veut le démontrer rationnellement. Pour ce faire, il met en avant l’idée que l’exposition à la chaleur solaire est un facteur majeur de fécondité et de vie, en s’appuyant sur des réflexions théoriques bien développées à l’époque hellénistique.

Ces théories dérivent de la question du rapport entre la latitude des lieux du monde habité et les conditions « climatiques » qu’ils subissent – il s’agit de l’exposition à la chaleur solaire. Avant même l’époque hellénistique, la pensée grecque affirmait que la position des lieux sur l’axe nord-sud déterminait certaines caractéristiques des hommes, des animaux, des productions naturelles etc.... On le voit, par exemple, chez Hérodote qui attribue aux contrées des confins (et particulièrement à l’Inde, à l’Arabie et à l’Éthiopie) le privilège de donner des productions extraordinaires ou des hommes aux traits physiques singuliers (par exemple, la peau noire des Éthiopiens et des Indiens : Hérodote, 3, 97-114). On voit un type analogue de raisonnement dans un traité hippocratique du V^e siècle av. n. è., dans lequel l’auteur associe les différences entre les habitants de la Libye et de l’Égypte (méridionaux) et ceux de la Scythie (septentrionaux) à leur position géographique (*Airs, eaux, lieux*, 12-24). L’expédition d’Alexandre le Grand en Asie, et en particulier le passage des armées gréco-macédoniennes en Inde, devait donner une impulsion nouvelle aux théories sur le déterminisme climatique. En effet, on chercha à comprendre pourquoi dans cette contrée se trouvaient une faune et une flore inconnues, variées et souvent imposantes (par exemple, les éléphants, le figuier banyan). Par extension, on se demandait pourquoi l’Inde, l’Arabie et l’Éthiopie avaient cette aptitude à produire des substances végétales exceptionnelles (encens, myrrhe, « cinnamome », nard etc.).

⁴³ C’est pourquoi certains, tel Strabon, avaient tenté de résoudre le problème en assimilant « tempéré » et « habité » : les limites de la zone tempérée boréale étaient repoussées vers le sud (voir Aujac, « L’image du globe terrestre », *op. cit.*, p. 197).

⁴⁴ Du fait de l’extension des échanges commerciaux à longue distance jusqu’à la latitude de la Tanzanie (voir le *Périple de la mer Érythrée*, 15-16).

⁴⁵ Sur la pureté, voir Meyer, « La culture de Philostorge », *op. cit.*, p. 85.

⁴⁶ Philostorge, *Hist. Eccl.*, 3,11 : Ἄπαν τὸ πρὸς ἀνίσχοντα ἥλιον καὶ περὶ τὴν μεσημβρίαν καίτοι πέρα τοῦ μέτρου θαλόμενον ὁμως τὰ κράτιστα καὶ μέγιστα φέρειν τῶν ὅσα γῆ καὶ θάλαττα δυνατὴ τρέφειν.

Strabon a préservé une partie de ces débats théoriques⁴⁷. On y retrouve l'idée que la quantité de chaleur solaire reçue dans ces contrées était un facteur décisif. D'un autre côté, l'observation des pluies de mousson en Inde avait donné naissance à l'idée que la chaleur combinée à l'humidité atmosphérique (pluies) et terrestre (fleuves) devait être cause de la fécondité supérieure de cette partie du monde (voir Strabon, 15, 1, 20-24).

C'est ainsi qu'à l'époque hellénistique fut élaborée de façon raisonnée la théorie que la latitude des lieux, les ἀέρες (« airs », c'est-à-dire les conditions atmosphériques) et la κρᾶσις (c'est-à-dire les températures) contribuaient à donner à une contrée (humains compris) une partie de ses caractéristiques⁴⁸. On en a un bon exemple chez le savant Poseidonios d'Apamée (vers 135 – vers 51 avant n. è.)⁴⁹. Un passage de Diodore de Sicile, ayant pour source Poseidonios, explique ainsi pourquoi les contrées exposées à la chaleur telle que l'Éthiopie, la Libye, l'Arabie, l'Inde produisent des formes de vie extraordinairement variées, puissantes, colorées, hybrides : « C'est une opinion générale que les pays méridionaux, étant vivifiés par l'action fécondante du soleil, produisent les espèces d'animaux les plus nombreuses, les plus variées et les plus belles. »⁵⁰ Une idée analogue apparaît plus tard chez Pline l'Ancien, selon qui le feu de l'énergie solaire était la raison de la diversité des formes humaines et animales (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 6, 187)⁵¹. C'est assurément ce type de théorie (dans laquelle les connaissances zoologiques jouent un rôle-clé) que Philostorge convoque pour établir de façon rationnelle que le Paradis est un jardin extraordinaire, en extrapolant de ce que l'on sait de la fécondité de la nature dans les pays « tropicaux »⁵².

On a vu précédemment que la question du cours souterrain des fleuves est cruciale pour la cohérence de l'édifice démonstratif, à l'exception de l'*Hyphasis/Phêson* qui n'est pas concerné. Sur cet autre élément de géographie théorique, Philostorge montre qu'il connaît son sujet. Depuis longtemps, en effet, il était admis que la source d'un fleuve pouvait être en réalité une résurgence de son cours après un trajet souterrain. Strabon, par exemple, en répertorie quelques cas : le fleuve Oronte, en Syrie, se perd dans un gouffre entre Apamée et Antioche et réapparaît 40 stades plus loin ; les eaux du lac Stymphale, en Arcadie, disparaissent sous terre et resurgissent 200 stades plus loin pour former le fleuve *Erasinos* ; le fleuve Alphée, en Élide, non seulement disparaît sous terre mais passe aussi sous la mer pour ressurgir à Ortygie, devant Syracuse, en Sicile (Strabon, 6, 2, 9 ; 6, 2, 4)⁵³. De telles disparitions et résurgences étaient attribuées aux contrées sujettes aux séismes, car on

⁴⁷ Voir Strabon, *Géographie (tome XII. Livre XV. L'Inde, l'Ariane et la Perse)*, texte établi traduit et commenté par Pierre-Olivier Leroy, Paris, Les Belles Lettres, 2016, p. lxxxviii-xcii. Noter toutefois qu'il existait aussi une théorie selon laquelle une intense chaleur solaire (à laquelle l'Éthiopie, par exemple, était exposée) pouvait causer un rabougrissement général des créatures (Strabon, 17, 2, 1).

⁴⁸ Les facteurs sociaux et culturels étaient aussi pris en compte, s'agissant des hommes.

⁴⁹ Didier Marcotte, « La climatologie d'Ératosthène à Poseidonios. Genèse d'une science humaine », dans Gilbert Argoud & Jean-Yves Guillaumin, *Sciences exactes et sciences appliquées à Alexandrie*, Saint-Étienne, PUSE, 1998, p. 274.

⁵⁰ Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, 2, 51, 3 (δοκεῖ γὰρ ἡ συνεγγίζουσα χώρα τῇ μεσημβρίᾳ τὴν ἀφ' ἡλίου δύναμιν ζωτικωτάτην οὔσαν πολλὴν ἐμπνεῖσθαι, καὶ διὰ τοῦτο πολλῶν καὶ ποικίλων, ἔτι δὲ καλῶν ζώων φύσεις γεννᾶν). Voir, plus largement, Diodore de Sicile, 2, 51-53. Noter que Poseidonios ne fait pas entrer en ligne de compte le facteur « humidité ».

⁵¹ Il est même responsable de la formation des créatures surnaturelles attribuées à l'Éthiopie. Voir également, pour un autre aspect de la question, Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 2, 189-190.

⁵² Remarques complémentaires : 1) Philostorge ne fait pas intervenir la théorie de l'« Orient fertile », d'après laquelle les contrées orientales de l'oikoumenê étaient plus favorisées que les parties occidentales (voir Albrecht Dihle, « Der fruchtbare Osten », *Rheinisches Museum für Philologie*, 105, 1962, p. 97-110) ; 2) il ne fait pas intervenir l'eau comme facteur s'agissant des pays « tropicaux », mais il y fait allusion pour le Paradis (en parlant des eaux les plus pures).

⁵³ Voir Aujac, *Strabon et la science de son temps*, op. cit., p. 277-279. Je ne partage pas le point de vue de Meyer, « La culture de Philostorge », op. cit., p. 96, qui écrit que les régions méridionales et orientales sont favorisée « par le climat et par la proximité du Paradis » (souligné par moi). Cette idée n'apparaît pas dans le texte. Les seuls « bénéfiques » dus à

pensait que leur sous-sol était caverneux (Strabon, 12, 8, 16). Sur cette cause ultime Philostorge préférait faire intervenir la *pronoia* (« providence ») et la *sophia* (« sagesse ») divines⁵⁴.

Recourir à la théorie des cours souterrains pour le Tigre et de l'Euphrate en affirmant que leurs sources dans les montagnes d'Arménie étaient des résurgences ne posait pas de difficultés particulières. En revanche, il en allait différemment pour le Nil dont la source et le cours supérieur restèrent tout au long de l'Antiquité une énigme non résolue. Pour donner au texte véridique de l'Écriture une assise scientifique, Philostorge devait évidemment donner au cours supérieur du Nil une direction est (Paradis) – ouest (l'Éthiopie étant la dernière partie connue de la trajectoire du fleuve). Il se trouve que l'hypothèse d'un haut-cours oriental avait été déjà formulée, au moins au V^e siècle av. n. è., non sans succès⁵⁵ : en 327 ou 326, Alexandre le Grand s'était demandé si l'Indus et le Nil ne formaient pas un seul et même fleuve, avant de très rapidement abandonner l'idée devant l'évidence (Arrien, *Anabase*, 6, 1). Par la suite, cette conception devait néanmoins s'effacer devant d'autres théories plus compatibles avec les progrès de la connaissance du monde habité, en l'occurrence celle que le Nil avait une origine occidentale en Libye (voir, par exemple, Vitruve, *De architectura*, 8, 26-7). Néanmoins, personne n'est capable d'établir de façon incontestable la trajectoire de ce fleuve (τίς γὰρ ἀνθρώπων ἀκριβώσειε τοῦτο⁵⁶). Rien n'interdit donc de conjecturer que le Nil/*Gêôn* arrive de l'orient et, *in fine*, sort du Paradis. Dans cette affaire, le plus important est de rendre la conjecture inattaquable. C'est ce que Philostorge s'emploie à faire, en décrivant les différents points de passage possibles de ce cours invisible.

Ici l'habileté de Philostorge consiste à insérer sa conjecture dans un cadre géographique solide : en l'occurrence, celui-ci semble assez proche de celui de Ptolémée. Rappelons le parcours du fleuve : le Nil, sortant du Paradis, pénètre sous terre avant d'atteindre la partie du monde habitée par les hommes ; puis il passe sous la mer Indienne en suivant une trajectoire arrondie ; ensuite il court sous une terre « intermédiaire » (ὕπὸ πᾶσαν τὴν ἐν μέσῳ γῆν ἐνεχθεις) ; de là, il passe sous la mer Érythrée ; ensuite le trajet redevient souterrain et le Nil finit par réapparaître près de la montagne dite de la Lune et en Éthiopie. Le nom « Mont de la Lune » fait immédiatement penser à Ptolémée, qui place cette montagne dans l'Éthiopie intérieure et précise qu'elle reçoit les neiges qui alimentent les sources du Nil (Ptolémée, *Géographie*, 4, 8, 2). Cependant, d'autres indices laissent penser que l'*oikoumenê* de Philostorge correspond approximativement au cadre ptoléméen. D'une part, la mention de la terre « intermédiaire » peut faire référence à cette terre australe inconnue qui fait de l'océan Indien une mer fermée (Ptolémée, *Géographie*, 4,8, 1 ; 7, 3, 1⁵⁷). D'autre part, on remarque que Philostorge divise cet océan (qu'il nomme « Océan » ou « mer Extérieure »⁵⁸) en deux « bassins » : l'un est appelé « mer Indienne » et se situe du côté de l'orient ; l'autre touche la terre éthiopienne et prend le nom de « mer Érythrée ». Or Ptolémée réserve le nom d'Érythrée à la partie

la présence du Paradis sont le *karyophyllon* et les vertus thérapeutiques de l'*Hyphasis* ; la seule raison de leur présence est le fait que ce fleuve arrive du Paradis sans passer sous terre.

⁵⁴ C'est la sagesse de Dieu qui ferait couler l'eau sous terre comme dans des veines. C'est cette providence divine qui se trouve derrière d'autres phénomènes naturels (comme les séismes). Sur ce point, voir Meyer, « La culture de Philostorge », *op. cit.*, p. 73-76 ; 84 ; 86.

⁵⁵ Pierre Schneider, *L'Éthiopie et l'Inde. Interférences et confusions aux extrémités du monde antique*, Rome, ÉFR, 2004, p. 54-55.

⁵⁶ Un constat que faisait déjà Hérodote, 2, 34.

⁵⁷ Bien que le mot *mesos* apparaisse de nouveau, il ne semble pas que Philostorge se réfère à la terre « centrale » évoquée précédemment (voir n. 23).

⁵⁸ Voir Meyer, « La culture de Philostorge », *op. cit.*, p. 89.

de l'océan qui touche la terre africaine, et le nom de mer Indienne à celle qui borde l'Inde (voir, par exemple, Ptolémée, *Géographie*, 7, 1, 1 ; 4, 7, 9)⁵⁹.

Pour conclure ce bilan sommaire de l'érudition géographique de Philostorge, il reste à examiner les noms dont il fait usage. En dehors de ceux qui rappellent Ptolémée, on découvre un catalogue varié, à l'image de l'érudition de l'auteur. Il rappelle (pour quelle raison ?) une donnée qui remonte à la géographie archaïque, à savoir que le Nil avait pour nom *Aiguptos* (Homère, *Odyssée*, 4,447 ; Hésiode, *Théogonie*, 338). Il affiche sa connaissance de la géographie hellénistique, quand il écrit que la fertilité exceptionnelle de l'Arabie du sud-ouest (on y fait deux récoltes par an) justifiait qu'elle fût appelée Arabie Heureuse (voir Strabon, 16, 4, 2⁶⁰). Mais Philostorge est aussi un homme de son temps : il nomme les habitants de l'Arabie Heureuse « Homérites », i. e. Ḥimyarites⁶¹. En outre, conformément à un sage courant à son époque, le royaume d'Axoum (d'où proviennent des animaux envoyés à Constantinople, tels le « sphinx » et sans doute le zèbre) est considéré comme un royaume « indien »⁶². Reste une énigme toponymique, à savoir l'assimilation – unique en son genre – du *Pheison* à l'*Hyphasis*. On peut soupçonner Philostorge d'avoir choisi cet hydronyme en raison de l'assonance, qui offre une possibilité étymologique, contrairement aux noms « Indus » et « Gange ». Tout aussi étonnante est l'affirmation que l'*Hyphasis* se jette dans l'océan en face de Taprobane, alors que c'est un sous-affluent de l'Indus (l'actuel Beas). Ce cours étrange rappelle un passage du poème géographique de Denys le Périégète (*Périégèse*, 1145, sous le nom *Hypanis* [II^e siècle de n. è.]), dont la diffusion a été immense. C'est peut-être à ce dernier que se réfère Philostorge.

La culture géographique de Philostorge (2) : la méthode

Il apparaît donc que Philostorge disposait d'une culture géographique qui lui a permis, dans le cadre de son exposé exégétique, de recourir à des savoirs précis et solides qui ne servaient pas seulement à montrer l'érudition de l'auteur, mais jouaient un rôle important dans l'argumentation théologique⁶³. Ainsi pouvait-il mettre sa théorie de la localisation orientale-équatoriale à l'abri de bien des contestations. Mais ce n'est pas tout. Il connaissait aussi les principes qui doivent régir une enquête géographique solide, évitant ainsi d'autres faiblesses qui auraient pu lui valoir des critiques. C'est en un mot les bonnes méthodes de l'*historia* (« enquête ») que Philostorge sait utiliser et articuler à ses connaissances pour donner au traitement d'une question de géographie chrétienne la solidité d'une démonstration « scientifique ». Il n'est pas possible, dans le cadre de cet article, d'aborder tous les aspects du sujet. Je me limiterai donc à quelques éléments notables.

La difficulté majeure que présente la question de la localisation du Paradis est qu'il est invisible car inaccessible aux hommes. Si l'on veut, comme Philostorge, aller plus loin que la simple indication du texte biblique, comment établir en bonne méthode la position d'un lieu qui est hors de portée de l'expérience ? Le seul moyen possible dans le cadre de l'*historia* est la conjecture (εἰκασία), terme qui intervient dès le début de l'exposé. Avant d'aller plus avant, il convient de discuter brièvement un problème d'interprétation du texte. On se rappelle que la version dont nous disposons

⁵⁹ Il est vrai que Ptolémée connaît d'autres noms sectoriels de l'océan Indien (mer Barbarique, mer *Prasôdês*, golfe Barbarique) que Philostorge ne mentionne pas.

⁶⁰ D'après Eratosthène de Cyrène (Ératosthène III B 48 Berger).

⁶¹ Cf. Philostorge, *Hist. Eccl.* 2, 9. Les Ḥimyarites sont une tribu d'Arabie du Sud dont le nom commence à apparaître au I^{er} siècle de n. è. Leur royaume avait pour ville royale *Saphar* (Zafâr), dans la région de Yarim. Les Ḥimyarites établirent progressivement leur domination sur les royaumes voisins de Qatabân, Saba' et Ḥadramaut.

⁶² Schneider, *op. cit.*, p. 23-35.

⁶³ Meyer, « La culture de Philostorge », *op. cit.*, p. 72.

est une paraphrase de Photius et non le texte original de l'*Histoire ecclésiastique*. Il est, par conséquent, toujours possible que le compilateur insère des commentaires ou déforme le texte. C'est la raison probable pour laquelle les éditeurs français de l'*Histoire ecclésiastique* affirment que l'expression « en se servant de la conjecture » a été ajoutée par Photius :

Il est intéressant de constater que Photius souligne dès le début du paragraphe le caractère hypothétique de l'argumentation philostorgienne, comme s'il voulait mettre en cause la compétence hypothétique de l'historien⁶⁴.

Je suis néanmoins enclin à penser que l'idée de conjecture a été formulée par Philostorge lui-même, et donc que Photius a conservé dans sa paraphrase une expression par laquelle l'auteur informait son lecteur de la méthode démonstrative qu'il allait mettre en œuvre⁶⁵. Il est en effet assez courant que, dans ce genre de situation, l'auteur annonce qu'il va raisonner par conjecture, c'est-à-dire tirer du connu des éléments pour connaître l'inconnu. En voici deux exemples, parmi bien d'autres. Le premier provient d'Hérodote (Hérodote, 2, 33). L'historien, dans une digression géographique sur la Libye (ce nom désigne la troisième et plus petite partie du monde habité⁶⁶), s'avise de proposer une trajectoire pour le haut-cours du Nil (que les Grecs d'alors ne connaissaient guère au-delà de la 1^e cataracte) :

Le Nil vient de Libye [i. e. de l'occident] et la coupe par le milieu ; et s'il est permis de tirer des choses connues des conjectures sur des inconnues⁶⁷, je pense que le développement de son cours peut être assimilé à celui de l'*Istros* [i. e. le Danube].

La conjecture d'Hérodote s'appuie sur les éléments connus suivants : Le Nil et l'*Istros* sont deux fleuves « continentaux », c'est-à-dire s'enfonçant dans l'intérieur des masses « continentales » ; leurs deltas sont alignés sur le même méridien et se trouvent à égale distance d'une ligne « équinoxiale » allant des colonnes d'Héraclès (déroit de Gibraltar) jusqu'au Taurus d'Asie Mineure. De là Hérodote conjecture que, symétrique de l'*Istros*, le Nil vient de l'ouest et traverse toute la Libye. Dans le cas présent, le raisonnement par conjecture est fondé sur le principe que des situations géographiques peuvent être identiques de part et d'autre d'un axe de symétrie. Pour autre exemple nous avons Strabon, qui décrit une partie de la Libye (Afrique) où pousse une plante renommée appelée « silphium ». Dans les parties connues de la Libye, dit l'auteur, la région du silphium forme une bande de terre d'environ 300 stades de largeur (environ 55 km) au climat sec. Mais qu'en est-il pour les régions de la Libye encore inconnues ? Pour Strabon on peut « sans hésitation conjecturer » (εικάζειν διηλεκῶς) que les régions de Libye qui se trouvent sur le même parallèle et qui présentent par conséquent les mêmes conditions atmosphériques (τοιούτην εἶναι κατὰ τε τοὺς ἀέρας) seront également aptes à produire du silphium (τοιούτην εἶναι κατὰ ... τὴν τοῦ φυτοῦ φοράν) (Strabon, 17, 3, 23). Cette fois-ci la conjecture s'appuie sur le principe de l'analogie « climatique », i. e. que des régions situées à la même latitude ont des caractéristiques similaires.

Approcher l'inconnu en partant du connu (observation et savoir établi) et en s'appuyant sur quelques principes de raisonnement (analogie, symétrie) est donc une méthode légitime de l'enquête

⁶⁴ Meyer, « La culture de Philostorge », *op. cit.*, p. 71. Les auteurs traduisent *eikasia* par « en utilisant la probabilité » et rappellent que les platoniciens donnaient à cette expression un sens négatif (*ibid.*, n. 3).

⁶⁵ Cette proposition me paraît d'autant plus préférable que le champ lexical de la conjecture apparaît dans la suite du texte (συμβαλεῖν; εικάσαι, à propos du Nil) – cette fois-ci, ces termes ne sont nullement des ajouts de Photius.

⁶⁶ Les Grecs du V^e siècle ne connaissaient qu'une très petite partie de l'Afrique (Libye).

⁶⁷ Hérodote utilise un autre mot pour parler de la conjecture : *tekmairein*.

géographique, rarement contestée⁶⁸. Les problèmes discutés ainsi, peu nombreux, sont néanmoins de première importance. Ainsi, c'est au moyen de la conjecture que Strabon (1, 1, 8) tranche la question de savoir si l'*oikoumenê* (i. e. les trois « continents ») prise dans son ensemble forme une île, ou si les terres méridionale et septentrionales se prolongent et créent des océans fermés. Il choisit la première option, ajoutant que, là où les observations manquent, c'est le raisonnement qui donne la réponse (καὶ ὅπου δὲ τῆ αἰσθήσει λαβεῖν οὐχ ὑπῆρξεν, ὁ λόγος δείκνυσι). Le raisonnement par conjecture s'est appliqué particulièrement à un autre mystère géographique : la cause de ses crues estivales du Nil. L'énigme des crues d'été est particulièrement intéressant, car on peut suivre dans l'évolution du savoir géographique la transition de la conjecture à l'établissement d'un savoir fondé sur des observations directes. En effet, tandis qu'Hérodote propose une solution purement conjecturale (Hérodote, 2, 19-26), à la fin du III^e siècle av. n. è., les explorations des navires des Ptolémées en mer Rouge avaient transformé la conjecture en savoir étayé par l'observation :

Les auteurs anciens et modernes, les anciens généralement sur de simples conjectures (οἱ μὲν οὖν ἀρχαῖοι στοχασμῶ), les modernes sur la foi d'observations personnelles (οἱ δ' ὕστερον αὐτόπται γεννηθέντες), ont attribué le phénomène des crues du Nil aux pluies torrentielles qui tombent l'été dans l'Éthiopie supérieure (...) Mais la chose est devenue absolument évidente (τοῦτο δ' ὑπῆρξε μάλιστα δῆλον) aux navigateurs qui ont poussé l'exploration du golfe Arabique jusqu'à la Cinnamôphore. » (Strabon 17, 1, 5).

Ainsi donc, en affirmant par conjecture l'emplacement oriental-équinoxial du Paradis et en appuyant sa conjecture sur le principe de l'analogie (la similitude des conditions « climatiques ») ; en décrivant sur le même principe l'origine orientale du Nil ; en tirant, de la présence du *karyophyllon* sur les bord de l'*Hyphasis*, l'idée que ce fleuve ne s'enfonce pas sous terre mais arrive du Paradis en coulant à la surface du sol, Philostorge utilise une méthode éprouvée que d'excellents auteurs n'avaient pas hésité pas à mettre en œuvre avant lui.

Ce que l'on vient de voir sur le raisonnement par conjecture montre le prix que l'enquête géographique antique accordait aux observations directes effectuées par des témoins autorisés, soit qu'elles donnent les éléments connus sur lesquels se bâtit la conjecture, soit qu'elles transforment la conjecture en vérité établie. Ainsi, c'est l'absence d'observations sérieuse qui pousse Polybe à refuser de prendre parti sur la question de savoir si l'ensemble de l'*oikoumenê* forme ou non une île (voir n. 66). On retrouve ici l'idée – très commune dans l'Antiquité – que l'observation directe (*autopsia*) venant d'observateurs fiables est ce qui donne à l'enquête géographique sa vraie valeur, à côté des sources écrites de qualité⁶⁹. C'est pourquoi, tout en prenant appui sur un savoir géographique de qualité, Philostorge ne manque de signaler au lecteur ce qu'il a personnellement vu, de façon à donner à sa démonstration du poids. Malheureusement, Philostorge ne semble pas avoir voyagé dans les pays des confins méridionaux et orientaux, et il lui est impossible de décrire, par exemple, les paysages exubérants de l'Inde ou de l'Arabie Heureuse. En revanche, les animaux voyagent. Et comme l'exposé zoologique constitue un point névralgique de l'exposé de Philostorge, c'est là qu'il va pouvoir mettre en avant, autant qu'il est possible, ses observations personnelles. Ainsi pourra-t-il

⁶⁸ Polybe (3, 38, 1) semble beaucoup plus réservé sur ce point : il estime qu'en l'absence d'observations, il convient de suspendre son jugement (« Personne, jusqu'à nos jours, n'a encore pu dire d'une manière certaine si la région où se rejoignent l'Asie et l'Afrique (c'est en Éthiopie que se trouve ce point de jonction) constitue un continent qui se prolonge vers le Midi ou si elle est entourée par la mer (...). Peut-être dans l'avenir, en multipliant nos recherches, en apprendrons-nous quelque chose ; mais on peut affirmer que ceux qui parlent ou écrivent à ce sujet le font à la légère, sans rien savoir, et ne débitent que des fables. »).

⁶⁹ Voir Christian Jacob, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, Armand Colin, 1991, p. 116-120.

confirmer, par son propre témoignage, que les contrées méridionales et orientales de l'*oikoumenê* produisent une faune « très diverse, incontestablement extraordinaire qu'il est impossible de décrire tant elle est nombreuse » (πλεῖστα διαφανῶς ὑπερφύεστατα φύεται ὧν τὸ πλῆθος ἢ διήγησις ὑποστέλλεται).

À trois occasions au moins, Philostorge a pu voir les extraordinaires créatures des confins. La première concernée est le « tauréléphant », un animal probablement cornu, presque de la même taille que l'éléphant dont il a la peau et la couleur : « J'ai vu en effet cette bête apportée chez les Romains [i. e. dans l'empire romain d'Orient] et j'écris ce que j'ai vu » : peut-être un buffle ou un rhinocéros, offert à titre de cadeau diplomatique à l'empereur. L'autre animal que Philostorge décrit « pour l'avoir vu » est le singe « sphinx » (le gelada [*Theropithecus gelada*]). À la différence du « tauréléphant », Philostorge le décrit avec une exceptionnelle précision, peut-être parce que ce singe était très rarement vu à Constantinople. Cette rareté laisse penser qu'il s'agit d'un cadeau diplomatique envoyé par le roi d'Axoum, qui contrôle le territoire où vivent les geladas. Enfin, les contrées des confins engendrent aussi des serpents « de l'épaisseur d'une poutre et dont la longueur atteint quinze orgyes [environ 17 m.]. De ceux-là j'ai également vu les peaux apportées chez les Romains. » Que ces dépouilles soient arrivées à Constantinople à titre de cadeau diplomatique ou comme simples marchandises, elles ont été vues par Philostorge et relèvent de l'*autopsia*. Il en va de même, d'une certaine manière, pour les représentations figurées. Le *monokerôs* (« unicolore ») est décrit Philostorge à partir d'une représentation qu'il a vue à Constantinople (outre la sculpture à laquelle fait référence l'auteur, on peut présumer que les mosaïques représentant les animaux des confins, comme il en subsiste encore aujourd'hui⁷⁰, n'étaient pas rares).

Les autres animaux que Philostorge énumère n'ont pas été personnellement vus par lui. Néanmoins, il apparaît d'après le propos de l'auteur qu'ils ont été vus soit de son temps, soit dans des temps récents, par les habitants de Constantinople. En d'autres termes, à défaut d'*autopsia*, Philostorge renvoie à des observations collectives dont des témoins pourraient être encore vivants ou qui subsistent dans la mémoire collective des habitants de la cité. C'est le cas du singe « pan », envoyé par le roi des Indiens (i. e. le souverain d'Axoum) à l'empereur Constance II : bien qu'il mourût en cours de route, les convoyeurs voulurent le présenter au roi et, dans ce but, l'embaumèrent et le « conservèrent intact jusqu'à Constantinople » « pour laisser une image de ce spectacle insolite. » On peut penser qu'il en va de même pour la girafe, dont on sait qu'elle était envoyée à titre de cadeau diplomatique, ainsi que du zèbre⁷¹. Reste enfin le cas de tous les autres animaux, certes extraordinaires, mais très connus, voire banals. Les uns sont immensément célèbres et ne sont ignorés de personne, que ce soit par les images ou par les textes (les éléphants ; le fameux [πολυθρύλητον] phénix) ; d'autres sont signalés depuis des temps très anciens par des générations de témoins (les cétacés et grands poissons de l'océan Indien que croisent ceux qui voyagent pour affaires dans ces régions) ; d'autres enfin sont communément importés dans le monde méditerranéen et tout le monde les connaît, directement ou indirectement (les perroquets, « dont nous savons qu'ils viennent de là » et les oiseaux garamantes). La valeur ajoutée de l'observation personnelle est, pour ceux-ci, à peu près nulle – Philostorge se garde donc de dire qu'il les a vus.

En recourant à l'observation, soit personnelle, soit collective, Philostorge entend évidemment préserver son enquête géographique du reproche qu'il était courant d'infliger à ceux qui décrivaient les créatures et phénomènes extraordinaires des pays lointains : l'affabulation et le mensonge, dont

⁷⁰ On pense évidemment à la mosaïque dite « de la grande chasse » de la villa du Casale, à Piazza Armerina (Sicile).

⁷¹ Pour la girafe, voir Pierre-Louis Gatier, « Des girafes pour l'empereur », *Topoi*, 6, 1996, p. 903-941 ; pour le zèbre, travaux de Jean Trinquier à paraître prochainement.

ils étaient accusés de se servir pour séduire le public. Cette accusation est courante et un certain nombre d'auteurs ont traîné derrière eux une détestable réputation d'auteurs indignes du fait de leur propension à inventer⁷². Polybe affirme qu'il est difficile, quand on choisit de décrire les confins du monde, de ne pas céder à la tentation de l'affabulation :

... s'il n'est pas commode de visiter à fond des contrées dont les unes sont plongées dans la barbarie et les autres inhabitées, il est plus difficile encore de se faire donner de vive voix des renseignements et des explications sur ce que l'on a pu voir, quand on ne connaît pas la langue du pays. Enfin, fût-on parvenu à apprendre quelque chose, ne reste-il pas à vaincre une tentation, plus malaisée à surmonter que tous les obstacles précédents ? Saura-t-on être assez raisonnable pour ne jamais tomber dans l'in vraisemblance ou dans le merveilleux, pour respecter toujours la vérité et ne rien raconter qui ne soit authentique ? (Polybe, 3, 59)⁷³.

C'est pour cette raison que Strabon considérait que les auteurs qui avaient décrit l'Inde, contrée particulièrement éloignée, devaient être tenus pour particulièrement suspects (Strabon, 2, 1, 9). Quoi qu'il en soit, l'observation directe est un des moyens de se garantir de défaut de méthode (voir n. 58). La position de Philostorge, dans ce passage important de son exposé, est d'autant plus solide qu'il n'était pas le seul à avoir vu les étranges animaux qu'il décrit. L'accuser d'affabulation reviendrait adresser le même reproche aux citoyens de Constantinople – preuve que, de bout en bout, cette démonstration de géographie chrétienne a peu à envier à ses brillants prédécesseurs « grecs » (i. e. païens).

⁷² Voir Jacob, *op. cit.*, p. 118-120.

⁷³ Comparer avec Strabon, 15, 1, 37 : « Mais aucun auteur n'est très exact et à cause de l'ignorance et de l'éloignement, on ne rapporte que des faits exagérés ou merveilleux. »